

DESINFECTIION.

Une abondance de la ville pourvue de recevoir en ses casernes l'ABEILLE. Elle est chargée de distribuer, dans les maisons, des déodorants et des produits de désinfection des hôpitaux de marine des Etats-Unis.

L'Agriculture à Madagascar.

Le ministre des colonies en France vient de donner une publicité fort opportune à un long rapport du gouverneur général de Madagascar sur l'agriculture dans cette colonie. Ce document est divisé en quatre parties, comportant une introduction, et comprenant successivement l'élevage, la culture, le fonctionnement du jardin d'essai et suivie d'une annexe relative à l'élevage du cheval. Les correspondances si étendues que nous avons déjà publiées sur les forces productives de cette coûteuse conquête et sur les obstacles qu'il faut se préparer à vaincre, sont amplement corroborées par la presse administrative et officielle. "Malgré la rigueur du climat et l'impossibilité pour l'Européen de se livrer lui-même à des travaux de culture, dit le gouverneur général, les raisons qui militent en faveur de l'établissement des entreprises agricoles à proximité de la côte sont nombreuses. Pour des émigrants, la première condition du succès, surtout quand leurs capitaux sont restreints, est d'arriver à produire le plus rapidement possible avec le moins de dépenses." Il est en effet impossible de rien tenter dans l'intérieur faute de moyens de transport et le rapport ajoute:

La température élevée ne permettant pas le travail à l'Européen établi à proximité des côtes, il devra se borner à un rôle de surveillance; sa santé courra peu de risques à la condition qu'il s'astreigne aux mesures hygiéniques élémentaires qu'il y a lieu d'observer dans tous les pays chauds. Beaucoup de points du littoral sont peu salubres, c'est pourquoi la maladie n'épargnera le colon que s'il a soin de s'installer confortablement et de choisir judicieusement, à l'abri de l'humidité et des exhalaisons malsaines, l'emplacement de son habitation.

L'armée hellène et ses chefs.

Le "New York Herald" publie une dépêche d'Athènes annonçant que le colonel Vassos vient de se démettre de son commandement dans l'armée hellène et de ses fonctions d'aide de camp du roi Georges.

"L'Akropolis", qui est le plus répandu des journaux grecs, publie une interview du diadoque reproduisant toutes les déclarations contre le général Smolinski (actuellement ministre de la guerre), déjà recueillies par le correspondant de la "Saturday Review" et contredites par un démenti officiel. On y trouve, en outre, une accusation grave contre le général Mavromichalis. Cet officier, qui vient d'être nommé président de la commission d'enquête sur les responsabilités encourues pendant la guerre, n'aurait pas été blessé par une balle turque, si nous en croyons les paroles attribuées au prince royal, mais il se serait fait lui-même quelques écorchures par être éloigné du champ de bataille.

Il va sans dire que l'Akropolis ne partage pas les soupçons du diadoque. Elle l'attaque violemment pour avoir voulu reprendre à son service, comme aide de camp, le colonel Sapoundzaki, ancien chef d'état-major de l'armée de Thessalie.

Si le prince Constantin, dit-elle, n'était que général, il serait traduit devant la cour maritale que le général Smolinski vient d'insti-

tuer pour jurer les officiers, supérieurs et inférieurs, qui ont pris part à la dernière guerre. Mais comme diadoque, comme futur roi il ne faut pas qu'il abuse de sa situation pour oser sortir dans les rues d'Athènes accompagné de l'homme néfaste que le peuple hellène considère comme une cause des malheurs qui l'accablent en ce moment.

PSYCHOLOGIE DES PSEUDONYMES.

Un journaliste parisien M. Armand Floréal, a eu l'idée ingénieuse de demander à quelques-uns des plus connus pseudonymes l'origine psychologique de leurs noms de guerre dans la bataille des lettres et des idées.

Voici les réponses qu'il a reçues:

M. Jules Clarette.

Viroflay, 9 sept. 1897.

Monsieur, La question est intéressante. Elle demande bien des développements. Il est certain que le pseudonyme, quand il n'est pas le masque d'un calomniateur, est quelque chose comme le loup qui, au bal masqué, permet de dire et de risquer bien des vérités. L'histoire des pseudonymes a été faite et bien faite par mes amis G. d'Heylli et Ch. Joliet. Lisez-les. — Si j'ai choisi *Candido* comme pseudonyme, c'est que j'aime infiniment ce clair, génie, si français, qui s'appelle Voltaire et qu'on ne lit plus beaucoup, ce me semble, parce qu'on ce temps de vocables un peu hauts en couleur il ne se paye pas de mots. La *Correspondance* pourrait être le livre de chevet — un chevet très élevé, par exemple, car elle est volumineuse — journaliste.

Croyez, monsieur, à tous mes sentiments.

JULES CLARETTE.

Mme La Duchesse D'Uzès

(MANUELA)

27 septembre 1897.

Monsieur, Mon mari s'appelle Emmanuel, d'où mon pseudonyme de Manuela. Sentiments distingués. La duchesse D'UZÈS, douairière.

Pierre Loti

Loti fut baptisé le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze jours.

Lorsque la chose eut lieu, il était environ une heure de l'après-midi à Londres et à Paris. Il était à peu près minuit en dessous, sur l'autre face de la boule terrestre, dans les jardins de la reine Pomaré, où la scène se passait.

En Europe, c'était une froide et triste journée d'hiver. En dessous, dans les jardins de la Reine, c'était le calme, l'éternelle langueur d'une nuit d'été. Cinq personnes assistaient à ce baptême de Loti, au milieu des mimoses et des oranges, dans une atmosphère chaude et parfumée, sous un ciel tout constellé d'étoiles australes.

C'étaient: Aristea, princesse du sang; Faïmana et Téria, suivantes de la reine; Plumket et Loti, midshipmen de la marine de S. M. britannique. Loti qui, jusqu'à ce jour, s'était appelé Harry Grant, conserva ce nom, tant sur les registres de l'état civil que sur les rôles de la marine royale, mais l'appellation de Loti fut généralement adoptée par ses amis.

Le père Foucart appela d'une voix forte: —Mélanie, la Gérard! Le bonhomme était veuf mais il avait à son service une demi-douzaine de servantes.

La plus laide mais la plus importante était sans contredit celle qui portait le nom de la Gérard. C'était la cuisinière en chef, le cordon bleu de Châtillon, une vieille de cinquante ans, barbue comme un sapeur, haute en couleur, brûlée non par la bise ou le soleil comme son patron, mais par le feu de son fourneau et de ses innombrables trous de potsagers. On faisait grande chère à l'auberge des Deux Biches et il s'y tenait, l'hiver, de bruyantes réunions de chasseurs pourvus d'appétits féroces.

—La Gérard, dit le père Foucart, qu'est-ce que tu vas donner à cet enfant-là pour son déjeuner? —Ce que vous voudrez, le patron. Des œufs, un ragout de mouton, des côtelettes et un pâté de...

—C'est bon. Dépêche... Sers-nous ce qu'il y a et envoie Mélanie mettre le couvert rondement. Mélanie arriva à son tour. Celle-là, c'était une belle paysanne d'une vingtaine d'années qui n'avait pas froid aux yeux.

Dés qu'elle aperçut Jean Redon, elle se jeta pour ainsi dire, à sa tête, lui prit les mains et les

sera sans façon, comme du reste l'avait fait la Gérard deux minutes plus tôt. Mais elle perdit ses caresses. Jean Redon ne se déridait pas. —Ça ne te dit donc rien, demanda l'aubergiste, de retrouver des amis au pays? Tu as l'air en vérité d'aller à un enterrement.

—J'y vais! dit tristement le jeune homme. —Ah! diable! fit le père Foucart étonné.

Il s'assit dans un coin, pendant que la servante mettait le couvert, mena un siège à Jean Redon, tira de sa blouse de bouvier un grand mouchoir à carreaux et se moucha avec bruit. —Brr, fit-il; tu as dit ces deux mots-là d'un ton qui me donne froid dans le dos... Qu'y a-t-il donc, petit?

Pour les vieux, ceux qu'ils ont vu naître sont toujours les petits, même quand ils ont fait leur temps au régiment depuis des années. —Il y a que je viens vendre la Sauvagère.

—Toi? —Mais oui, moi-même! —Pas possible! —Comme je vous le dis. —Et à qui? —A ceux qui voudront l'acheter.

—C'est dommage que je n'aie pas cent beaux billets de mille. Je te les alignerais sur la table

et ça ne serait pas long. Mais ce n'est pas sérieux ce que tu dis! —Si. —Il y a donc des choses qui clochent! —Hélas! —Vendre une maison où tu es né! —Il le faut! —Où tu es passé près de vingt-cinq ans, où ton père et ta mère sont morts!... Où tu t'es marié!...

Jean Redon fronça le sourcil. Ce fut instinctif, involontaire. L'œil gris, du père Foucart comprit d'où venait le mal. —Alors, ça ne va pas? dit-il en baissant la voix.

—Non. —J'en avais peur. —Et vous aviez raison. —Vois ton pauvre Jean, ce n'est pas toujours sain d'épouser de si belles filles! Thérese a été élevée dans les grands. Paris ne vaut rien aux demoiselles sans dot et pas grand-chose à celles qui en ont de grosses. Si tu avais épousé une bonne campagnarde...

Il montra Mélanie qui allait et venait, alerte, bonne fille, riante. —Tu auras peut-être bien fait une meilleure affaire... même quand elle n'aurait pas eu le son. Tu serais bien tranquille dans ta maison, avec de bons chiens courants, des amis, un tas de bestiaux et quelques barriques de vin dans ta cave... C'est la bonne vie, ça vois-tu... Mais on

sur quoi, monsieur et cher confrère, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués. PIERRE VÉRON. 29 septembre 1897.

M. Abel Hermant L'origine de mon pseudonyme d'Ermeline est vraiment dépourvu de tout intérêt. La première fois que j'ai donné un article à la *Vie Parisienne*, j'ai dû signer d'un pseudonyme puisque c'est l'usage à la *Vie Parisienne*. J'ai choisi le nom du personnage principal d'un de mes romans. La série dont je commençais la publication était intitulée les *Confidences d'une Aïeule*, j'ai pris le nom d'un personnage féminin, et ensuite je l'ai conservé, bien que ce travestissement n'eût plus sa raison d'être, simplement pour ne pas avoir la peine de changer.

ABEL HERMANT. M. Maurice Donnay (LYSIS) Le Prière de Gaillonnet par M. de la Roche (Suisse et Oise.) Monsieur et cher confrère, Vous me demandez l'origine psychologique de mon pseudonyme "Lysis". La psychologie n'y est pas pour grand-chose. Lysis est l'abréviation de Lysistrata, et Lysistrata est la première pièce que je fis jouer sur un vrai théâtre, le Grand-Théâtre, Forel étant directeur. Le public eut la bonté de s'intéresser à cette pièce qui réussit. Et j'ai pris ce pseudonyme de Lysis par reconnaissance envers l'héroïne d'Aristophane et envers Réjane qui la personnifia avec la grâce et la fantaisie que l'on sait.

Aggréé, monsieur et cher confrère, l'assurance de ma considération distinguée. MAURICE DONNAY. Ce 9 octobre 1897.

M. Quéanay de Beaurepaire. (JULES DE GLOUVET.) Ce 5 octobre '97. Monsieur, Vous voulez, dans une intention d'étude générale, connaître l'origine et les motifs des pseudonymes adoptés par les écrivains contemporains. Votre curiosité a bien voulu s'étendre jusqu'à moi; je me fais un plaisir de vous renseigner en ce qui concerne mon nom littéraire de "Glovet". Au surplus, il n'est pas de chapitre moins intéressant dans l'histoire des pseudonymes.

Mon grand-père paternel avait pris, comme beaucoup de cadets, un nom particulier pour courir le monde avant son mariage. La terre de famille comprenait un domaine du nom de Glovet, ou plutôt Glovvet, dont les bois giboyeux lui tenaient au cœur: il en prit le nom, et c'est en qualité de "chevalier de Glovet" qu'il fit voile pour l'Amérique du Nord, et fit, comme officier, la guerre de l'indépendance sous Lafayette.

Or, j'ai le culte de mon grand-père, dont la vie, que j'ai constituée par le menu, est des plus attachantes; aimant son souvenir, j'aimais son nom; aussi, lorsque je me suis mêlé d'écrire, ai-je pris avec un superstitieux empressement le nom de guerre du cher aïeul, à qui d'ailleurs je ressemblais par plus d'un côté, au dire de mon père.

J'ajoute que le choix d'un pseudonyme me paraissait nécessaire, j'étais magistrat, et j'estime qu'un nom placé au bas d'arrêtés ou de Réquisitoires ne doit pas figurer en tête d'œuvres d'imagination.

longtemps que vous n'en avez eu des nouvelles! Les Rufin, Blaise et Thomas, deux frères, étaient de redoutables braconniers, célèbres dans tout le pays, d'un bout du Morvan à l'autre. De leur métier ils étaient bûcherons, mais leur véritable profession c'était la chasse. Le père Foucart eut un sourire finaud.

Il montra le pâté d'un geste et dit: —Il n'y a pas longtemps que Thomas est passé par là... mais pas seul. Il était accompagné de deux gigots de chevreuil et d'un flet dont tu manges ta part. En dehors du braconnage, c'est le meilleur garçon de la terre. Il ne ferait pas de mal à un poulet. Tu sais ce qui est arrivé à son frère Blaise?

—Non. —Il a quitté le pays. —On me l'a dit. Pourquoi? —Parce que les gardes d'Anost et de Tavernay et surtout ceux de Chevaumes l'ont rudement molesté, et il ne voulait pas se revenger... Avant de partir, il est venu me voir, et il m'a dit: —Mon père Foucart, je m'en vais, parce que j'aurais peur de faire un mauvais coup, et je ne veux pas.

—On s'en va? —Je n'en suis rien. De côté de Paris... Son frère est dit ça... —Et les Rufin, dit-il, il y a

condition impérieuse de l'achèvement en temps utile, non seulement des édifices à élever par l'administration française, mais aussi des palais et pavillons à construire par les puissances étrangères.

40. L'état actuel des études permet d'espérer que les prévisions de dépenses ne seront pas dépassées, bien que, en raison des demandes inattendues d'emplacement formulées par nos nationaux comme par les nations étrangères, on doive prévoir un accroissement des surfaces couvertes.

Les rabais obtenus jusqu'ici sur les adjudications sont d'un bon augure: ils ont atteints 17 à 34 pour cent pour l'estacade et les voies ferrées destinées au service du chantier des Champs-Élysées, 12 pour cent pour les fondations du pont Alexandre III, 31 pour cent pour les fondations du grand palais des Champs-Élysées, 12 à 31 pour cent pour les bâtiments de l'administration, 8 pour cent pour la maçonnerie supérieure de la partie du grand palais des Champs-Élysées en façade sur l'Avenue d'Antin.

50. Le versement de l'annuité de 4 millions que la ville de Paris doit verser cette année paraît devoir soulever des difficultés, la Ville soutenant que les pouvoirs publics, en déclarant d'utilité publique la ligne de Courcelles à Champ-de-Mars, a violé la convention de 1895, qui exige le consentement du Conseil municipal pour les concessions de chemins de fer destinés à l'Exposition. Mais le rapporteur ne doute pas que ce différend ne s'aplanisse.

60. Au 15 juillet dernier, les dépenses engagées pour l'Exposition de 1900 s'élevaient à 7,479,070 fr. 29. Les dépenses totales de l'Exposition de 1900 sont évaluées à 108,783,506 fr. 91, dont la répartition est prévue de la façon suivante: en 1896, 1,215,663 fr. 52; en 1897, 10,772,950 francs; en 1898, 29,238,916 fr. 66; en 1899, 24,193,625 fr.; en 1900, 25,576,376 fr. 47; en 1901, 2,785,973 fr. 26.

MOTS DE LA FIN Les employés des postes ont quelquefois un flair extraordinaire. Ces jours derniers, l'un d'eux, attaché au bureau des rebutés, tombe en arrêt devant une lettre dont l'adresse est ainsi libellée: «Mme Z... rue du Ragout-de-Mouton-aux-Pommes, à Paris.

Prie d'une inspiration de génie, le brave «postier ajoute aussitôt, au crayon: «Voir rue de Navarin.

Entre commères: —Et votre garçon, ma'me Brindoe, qu'est-ce qu'il devient à c't'heure? —Oh! il a une bonne place: il est entré comme chasseur dans un grand restaurant.

—Vous devez manger souvent du gibier! Le père—Rappelle-toi, mon fils, qu'il y a dans le monde des choses qui valent mieux que l'argent... Le fils—Je sais bien... mais c'est avec l'argent qu'on les achète!...

A l'école: Le professeur, s'adressant au jeune Rapineau—Dites-moi ce que c'est qu'une mauvaise action. L'élève—C'est une action qui n'a pas cours à la Bourse.

Certain magistrat qui sommeole volontiers à l'audience a coutume de dire pour s'excuser: —On croit que je dors, c'est une erreur: je me recueille!

Dernièrement un avocat plaideant devant lui s'arrête net et, changeant de ton: —J'attendrais pour continuer que M. le président ait fini de se recueillir à poings fermés!

Les Rhumatismes, la Névralgie, et les Catarrhes causés par un sang appauvri, sont guéris par la Salsepareille d'AYR.

Il s'absorba dans ses pensées jusqu'aux abords de Châtillon où la bouronnaise traînée par l'infatigable Rousseau entra vers onze heures pour s'arrêter dans la cour de l'hôtel des Deux-Biches.

Justement l'aubergiste était assis sur un banc, devant sa porte au-dessus de laquelle se balançait un grand enseigne due à quelque rapin de passage, sur laquelle on voit les deux animaux précités traverser une rue de Châtillon ventre à terre, pourchassés par une meute de roquets de tout poil attachée à leur suite.

En reconnaissant Jean Redon qui le saluait de sa voiture, il quitta sa position et se précipita au-devant du voyageur. Et ce furent des embrassades chaleureuses.

—Comment, c'est toi, mon Jean, au pays! Par quel hasard? L'accompagné dans une petite salle cet ami qu'il avait vu tout petit et fait sauter sur ses genoux.

Le père Foucart était un homme d'une soixantaine d'années, très vert et très sec, à cheveux gris, à tête carrée brûlée par la bise qui soufflait agréablement l'hiver au Morvan, à petits favoris rudes et aux yeux vifs comme ceux d'un aspic.

—Tu déjeune, hein, en passant? demanda-t-il. —Bien sûr... Moulinet aussi... Il est venu me chercher à Nevera. —Avec ton bidet, j'ai vu ça.

...Quand ils l'ont donnée, on peut compter sur eux... Jean Redon ne répliqua pas, mais son visage s'éclaira d'un sourire.

Après le café, qui fut solidement arrosé de cognac, il se disposa à se remettre en route. —Tu vas à la Sauvagère? demanda le père Foucart.

—Pas tout de suite. A Châteaun-Chinon d'abord. —Quoi faire? —Chez le notaire. —Maitre Beauchêne! —Justement.

—Un malin... Il t'aura bientôt déniché un acheteur. Le bonhomme ajouta avec une vraie tendresse: —C'est moi, Jean, ne vends pas ton bien! Tu te prépares des regrets! Tu seras peut-être trop heureux d'y revenir plus tard!

Le jeune homme répéta, très sombre: —Il le faut! —Tu repassera par ici? —Si je peux! Rousseau était déjà devant la porte.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN'S COLIC, WHOOPING COUGH, BRONCHITIS, INFLUENZA, AND ALL THE AFFECTIONS OF THE THROAT AND LUNGS. It is the best remedy for the CHILD. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take the little child Twenty-five cents a bottle.